

Félicitations

Kawkab al-Sharq (Hadith al-Massa), 26 mars 1933.

Oui, des félicitations s'imposent assurément — que dis-je, de nombreuses félicitations, dont certaines s'adressent à la nation, et d'autres au gouvernement — touchant à bien des choses qui ne devraient pas passer sans que la nation en soit félicitée, et sans que le gouvernement en soit félicité. Et je ne sais pourquoi je ne ressens aucune urgence à féliciter d'abord la nation ; c'est plutôt au gouvernement que je tiens, avant la nation, à présenter mes félicitations les plus sincères et les plus chaleureuses, pour la brillante prouesse qu'il a accomplie hier dans l'art du théâtre comique, et sa maîtrise supérieure dans l'art du divertissement et de la dissipation des soucis.

Et pourtant, aucun membre du Ministère n'a jamais étudié à l'Institut d'art dramatique, que le ministre des Traditions a supprimé, ni dans aucun autre institut d'art dramatique en Europe ! Et nous ne savons pas que l'un d'entre eux ait été formé par quelque maître de l'art comique et divertissant, sur une scène du Caire, ou dans un théâtre de Londres ou de Paris. Mais tout le monde va au théâtre et au cinéma, et assiste aux prouesses des acteurs habiles, qui enchantent les esprits par leur dextérité, et captivent les cœurs par leur adresse, leur étonnante capacité de feinte et de charge, d'apparition et de disparition, de saisie et de soustraction ; il n'est donc pas étonnant que les plus capables et les plus intelligents d'entre eux excellent à imiter ces acteurs, à les singer, et à égaler leur capacité à produire des prodiges.

Et qui nierait que nos maîtres d'aujourd'hui possèdent une part abondante de compétence et d'intelligence ? Et qui nierait qu'ils sont capables, grâce à leur intelligence et à leur compétence, de tirer profit de leurs fréquentes visites aux théâtres et aux cinémas, et d'exceller ainsi dans l'art du divertissement et de la dissipation des soucis ? L'Égypte a sans doute besoin d'un gouvernement ; mais les peuples ont aussi besoin d'amuseurs et de comiques.

Jamais, en aucun jour, l'Égypte n'a eu autant besoin qu'aujourd'hui de qui la fasse rire et la divertisse, maintenant que les malheurs l'assaillent de toutes parts, et que les chagrins et les douleurs lui barrent tous les chemins. L'Égypte a toujours été distinguée parmi les pays, et son peuple a toujours été distingué parmi les peuples ; et de même qu'aucun pays sur terre ne peut rivaliser avec l'Égypte pour les

Pyramides et le Sphinx, de même aucun peuple sur terre ne peut rivaliser avec le peuple égyptien pour avoir un Ministère comme le nôtre, qui l'afflige et le réjouit à la fois, qui le fâche et le satisfait à la fois, qui déverse sur sa cour soucis et chagrins jusqu'à l'en accabler de ce qu'il peut supporter et de ce qu'il ne peut supporter — puis lève pour lui le rideau sur une farce splendide, toute de plaisanterie et de bouffonnerie, de grâce et d'esprit. Et quel peuple sur terre peut dire, comme le peuple égyptien peut le dire aujourd'hui, avec vérité : j'ai un gouvernement qui réunit la politique, l'administration et le théâtre, qui maîtrise à la fois la politique, l'administration et le théâtre, et qui, pour tout cela, ne prend qu'un seul salaire ?!

Les Égyptiens ont toujours été connus pour leur intelligence, mais leur part d'invention s'est quelque peu affaiblie ces derniers temps, et ils ressentaient une certaine douleur à se voir dépassés par les Européens et les Américains en matière d'innovation. Mais voici que Dieu leur a permis de relever la tête, maintenant que leur Ministère a réussi là où ni Mussolini ni Hitler n'ont réussi, en faisant du théâtre comique un fondement même du gouvernement, et de la plaisanterie un chapitre de la politique. Comment donc ne pas féliciter le gouvernement égyptien pour ce triomphe prodigieux ? Comment même ne pas lui présenter des félicitations pour ce triomphe avant d'en présenter à la nation pour quelque victoire que ce soit ?

Pour ma part, je ne faillirai pas à ce devoir, et je ne laisserai au Ministère en place aucune occasion de me blâmer, ni de me reprocher de n'avoir pas su reconnaître ce qui lui est dû, ni d'avoir apprécié les grandes œuvres qu'il accomplit ; et je n'hésiterai pas à proclamer ce dont mon âme est remplie d'admiration pour le gouvernement, et d'émerveillement devant la prouesse qu'il a accomplie hier dans l'art d'enlever ses propres chefs politiques. Que d'autres — d'autres écrivains, d'autres politiciens, ceux qui s'opposent au gouvernement, qui s'affligent de tout, se désespèrent de tout, et s'indignent de tout — blâment le gouvernement et le réprimandent pour ce qu'il a perpétré hier : un attentat contre la Constitution même qu'il a rédigée, un crime contre la loi même qu'il est censé sauvegarder, une transgression de l'ordre même qu'il est censé protéger. Pour ma part, je ne puis m'affliger de ce qui me réjouit, me fâcher de ce qui me plaît, et blâmer ce qui mérite félicitations et louanges !

Je veux rencontrer notre politique égyptienne toujours en riant ; car notre politique égyptienne est devenue comique, et comique seulement,

depuis quelque temps déjà. Et je comprends maintenant ce que je ne comprenais pas auparavant : la véritable raison du récent remaniement du Ministère. Car le Ministère était devenu sombre de teint, triste dans ce qu'il dit, triste dans ce qu'il fait, répandant la tristesse dans l'âme des individus comme des foules, surtout depuis la maladie du Président du Conseil ; et il est apparu qu'un chagrin prolongé brise les résolutions, et engendre une certaine langueur dans les ambitions, et qu'il fallait absolument adjoindre au Ministère un ou plusieurs hommes habiles dans l'art du divertissement et de la distraction des âmes.

Le Président du Conseil a donc fait son choix, et l'a bien fait, et je lui assure que j'admire grandement notre nouveau ministre de l'Intérieur. Dites ce que vous voudrez, fâchez-vous autant que vous le pourrez, échauffez-vous autant que votre colère vous le permettra ; vous ne parviendrez jamais à effacer de mes lèvres le sourire d'admiration pour Son Excellence Qaisi Pacha, et vous ne parviendrez jamais à m'empêcher de dire à ceux qui l'ont choisi : ils ont fait, en vérité, le meilleur des choix.

Voici le chef du Wafd et son compagnon montant dans le train, laissant derrière eux une ville houleuse de monde, dont les clameurs et les applaudissements ont assourdi les oreilles de l'administration, proclamant leur indignation contre le passé récent, et leur espoir dans un avenir proche ; et devant eux, des villes et des villages houleux de monde, qui acclament et applaudissent, qui s'indignent d'aujourd'hui et se réjouissent de demain, qui renient certains et reconnaissent d'autres, qui prient pour certains et pleurent d'autres. Et le chef du Wafd et son compagnon font leurs adieux à ces vagues de gens acclamant et applaudissant, indignés et satisfaits, le cœur empli d'espoir, de confiance et de contentement, tandis qu'ils se préparent à être accueillis par d'autres vagues — semblables à celles qu'ils viennent de quitter — porteuses d'espoir et d'attente, de contentement et de joie, de reniement pour certains et de reconnaissance pour d'autres, de prières pour certains et de lamentations sur d'autres.

Et le train avance, et les gens l'accompagnent de leur corps, aussi longtemps que leurs forces leur permettent de courir ; et quand la course leur manque, ils envoient leur cœur et leurs espoirs flanquer le train de part et d'autre. Et voici que le train s'arrête en chemin ; et voici que le wagon qui les transporte est détaché, puis rattaché ; et voici qu'un autre train reprend la route — mieux, dévore la terre à toute allure — et voici que le chef du Wafd et son compagnon ont été enlevés. Oui, enlevés — enlevés au peuple, qui a été trompé et abusé, et enlevés à eux-mêmes

aussi, car ils n'ont été ni avertis ni prévenus. Et quand jamais celui qu'on s'apprête à enlever a-t-il été averti qu'il serait enlevé ? Ou quand celui qu'on s'apprête à voler a-t-il été averti qu'il serait volé ? Et quand les gens ont-ils jamais été avertis qu'un stratagème avait été tramé contre eux, de nuit ?!

Et ce stratagème avait bien été tramé de nuit, et il n'avait pas été tramé là où se traitent les affaires du gouvernement — ni à la présidence du Conseil des ministres, ni au Ministère de l'Intérieur, ni dans aucun bureau du gouvernement, ni dans aucun lieu où les ministres se réunissent d'ordinaire, ni en plein jour et sous les yeux du peuple, comme le font les gouvernements naïfs et simples d'esprit — si l'expression est permise — mais tramé dans les ténèbres de la nuit, loin du Caire, à l'ombre des Pyramides, puis à Héliopolis. Et l'on dit que le tramer ne fut ni facile ni aisé, et que ses auteurs y passèrent, éveillés, toute la nuit, ou presque toute la nuit.

Et il est fort probable qu'ils n'en sentirent pas la longueur ; car ils étaient trop occupés pour dormir, et il est fort probable que plus d'un parmi eux se récita les mots de Bashar :

*Ma nuit ne s'est pas allongée, et pourtant je n'ai pas dormi,
car un fantôme survenu a chassé de moi le sommeil.*

Et ce fantôme était en vérité deux fantômes : le fantôme du chef du Wafd, et le fantôme de son compagnon, Monsieur Makram. Et ces deux fantômes n'aimaient pas les brèves visites, mais aimaient la présence insistante et tenace, et le long séjour ; ils se dessinèrent devant les ministres matin et soir, à chaque instant qui passait, en tout lieu où ils se tenaient, chassant non seulement leur sommeil, mais aussi leur repos et leur calme, et leur rendant indifférents le manger et le boire.

Une fois le stratagème parachevé, on en entreprit l'exécution : ceux qui devaient voyager voyagèrent, et ceux qui devaient rester restèrent, et les affaires de l'État s'endormirent hier matin. Les ministres de l'État se rendirent, le matin, chez leur collègue le ministre de l'Intérieur, et demeurèrent auprès de lui, guettant et flairant les nouvelles, jusqu'à ce que leur parvînt l'annonce que le stratagème avait réussi, que le peuple avait été trompé, et que le chef et son compagnon avaient été soustraits — alors se libérèrent des souffles brûlants, qui leur calcinaient le cœur et embrasaient leur poitrine.

Alors se délièrent les langues, alors les esprits s'activèrent pour réfléchir, alors les ministres pensèrent, délibérèrent, et préparèrent une explication pour cette comique histoire théâtrale ; et ils rédigèrent leur splendide communiqué officiel. Et vous voudriez, après cela, que je me fâche ! Et vous voudriez, après cela, que je blâme les ministres ! Croyez-moi, il n'y a rien dans cette affaire qui appelle le blâme. Pourquoi voudriez-vous que je m'en fâche, alors que le gouvernement — pourvu de toute sa puissance et de toute sa force, de sa police et de son armée, fier de l'appui d'une neutralité impartiale — s'est montré incapable de simplement affronter le chef du Wafd et de lui demander d'écourter sa tournée ? Et le gouvernement — pourvu de toute sa puissance et de toute sa force, de sa police et de son armée, fier de sa neutralité impartiale — s'est montré incapable de prendre de force le chef et son compagnon à la nation qui les entourait et se pressait autour d'eux ! Et le gouvernement qui a établi l'ordre, qui tient les rênes du peuple, qui a rempli les cœurs des gens d'amour et d'admiration pour lui, et de disposition à se sacrifier pour lui, corps et biens, s'est montré incapable de laisser le chef et son compagnon se déplacer de ville en ville pour visiter ces quelques individus obscurs qui aiment encore le Wafd, et qui ne lui accordent qu'une bien légère — bien légère — part d'emprise sur les cœurs !

Qu'y a-t-il là qui puisse vous fâcher ? Vouliez-vous un triomphe plus grand que ce triomphe ? Vouliez-vous une victoire plus grande que cette victoire ? N'êtes-vous pas satisfait que le gouvernement tout entier — avec toute sa puissance, sa force et sa vigueur — se trouve réduit à enlever au peuple ses propres chefs ? N'êtes-vous pas satisfait que le gouvernement tout entier — avec toute sa puissance, sa force, son armée, sa police et son emprise sur les âmes et les cœurs — avoue, devant l'Égypte, devant l'Angleterre et devant le monde entier, qu'il s'est vu contraint de choisir entre deux solutions pour ramener le chef du Wafd et son compagnon au Caire : soit la ruse et le stratagème, suivis de l'enlèvement et de la soustraction ; soit la charge et la contre-charge, suivies de ce que je préfère ne pas mentionner ?

Vous direz : si le gouvernement avait seulement laissé le chef du Wafd et son compagnon achever leur tournée, nul mal n'en serait résulté, et l'ordre n'aurait couru aucun danger ni aucun risque. Mais voilà des propos que vous et moi comprenons, parce que nous connaissons l'Égypte et la comprenons ; quant à ceux qui redoutent les fantômes et craignent les ombres, ils ne comprennent pas la chose comme nous la comprenons, et ne la prennent pas aussi légèrement que vous et moi la prenons, mais

se protègent plutôt par une violence au-delà de laquelle il n'est pas de plus grande violence, ou par un stratagème en deçà duquel il n'est pas de moindre stratagème.

Croyez-moi, il n'y a rien dans cette affaire qui appelle la colère ; l'affaire appelle plutôt à féliciter le gouvernement pour sa brillante prouesse dans le théâtre comique, et à féliciter la nation pour son triomphe sans limites, dont les effets se manifesteront bientôt — bien plus tôt que ne le pensent les acteurs eux-mêmes !